

Cahier d'un guerrier de l'imaginaire
ou comment traduire un idéal de Beauté en
construction dans ce monde

(8 novembre 2009 – 27 décembre 2009)

par *Patrick Chamoiseau*

© Patrick CHAMOISEAU

dimanche 8 novembre 2009

SENTIMENTHEQUE :

DE FAULKNER

De Faulkner : que la réalité est intransmissible, que les mots ne transmettent rien, que l'incertitude est la seule base qui tienne, que la matière humaine est une pulsation de conscience dans un chaos de haute complexité, que dévoiler ou explorer n'est pas mettre à plat, ni raconter, mais éclabousser d'ombres et d'éclats qui s'offrent, qui suggèrent, qui devinent et laissent à deviner, qui ouvrent toutes les portes mais qui ne se donnent pas... et qu'alors il nous reste la matière démesurée du langage et l'infini courage à mettre en œuvre pour tenter d'en faire un événement, c'est à dire de la littérature.

HOMMAGE :

POUR ALAIN BASHUNG

Quand la force poétique se mêle à la musique elle n'est pas toujours perceptible, on entend la musique on n'entend pas la force, et pourtant... Bashung pour moi s'est toujours fait inépuisable, le verbe sans origine et sans limite, le monde déroutant, dépourvu d'horizon, d'assise et de frontières, et tout de même tellement humain, la voix éraillée, ou triviale, ou fragile, se mêlant aux sonorités non de manière littérale ou textuelle, mais désespérément surréaliste, mais infiniment romantique, comme une sonorité même, celle d'un Miles Davis qui oserait se livrer, celle d'un rocker qui saurait tout de Joyce, celle d'un marqueur de damier qui dirait la lune pleine, et je me trouvais à chaque fois, et longtemps, d'un mode intact toujours recommencé, plongé dans un univers singulier qui pourtant m'ouvrait à tous les univers, et si sa voix nous reste, et les mélodies, et les refrains, de quoi peupler de longues nuits, et toute une vie, elle est comme un abîme qui nous dit que aurions dû l'aimer plus, et dans le vif de ses pupilles le lui dire en direct, et longtemps. Ce que la poésie

contemporaine avait de plus inattendu s'en est allé, et ce vide qui hurle signale la perte d'un frère, d'un ami inconnu autant que sans limite, et qui, à pleine distance, m'enseignait le plus précieux de toutes les amitiés. Merci, monsieur.

HOMMAGE :

POUR ABDELKEBIR KHATIBI

Frère, tu savais les abîmes de la langue, ce qu'elle dérobe et qu'elle offre aux déroutes des langages, ce qu'elle nourrit de vertiges dans le désir des autres langues, tu savais aussi que raconter c'était saisir l'obscur, fréquenter l'indicible, la difficulté d'être avec tous mais au plus singulier, dans le partage sans concessions mais au plus différent, et trouver dans les tumultes du monde l'effervescence secrète, essentielle, où l'esprit vit le monde, en Guerrier, invente des peuples et des manières, va le mystère de la chose tissée et des calligraphies, et nous invente des horizons encore vifs d'être tatoués, portés haut à même la poussière du Maroc... Tu savais aussi l'amour, qui ouvre tant, toujours, et dont sait se nourrir cette orchidée à qui je donne ton nom...

HOMMAGE :

POUR M. MARC PULVAR

Le compte des souffrances aura sans doute voulu rejoindre, mais en vain, celui des énergies, celles qui furent si constamment offertes, et celles qui furent gardées, et celles sans doute qui jamais ne trouvèrent leur sortie, je n'ai été ni proche ni loin, ni d'âge ni de la même époque, pas salué pas aimé, mais j'entends comme un fils et un frère, la rumeur des coups des cris des rages et des barrages, le courage électrique tellement rare par ici, et cette patience de roche dans tant de koudmen, de marches et de démarches, d'accompagnements et de soutiens, tant de misères vues, de misères supportées, d'abandons restaurés, de déchéances soutenues et d'arbres replantés, arbres

souvent sans mémoire et vieux raziés ingrats, et sans doute cet arrière-rêve qui portait tout cela, qui lui donnait du sens sans offrir de sortie, et qui jamais ne désarma même dans les temps de traîtrise, de haine et de rupture, et de raide solitude dessous le beau chapeau, le doute aussi à endurer, et la bête affairée aux usures, qui amoindrit et qui dessèche, mais qui apure, et qui épure, et souligne le bel arc de la force et de la volonté, et, dans l'éclat saisissant de l'absence, juste au-dessus de la vaillance tombée, ce qui reste c'est ce grand paysage d'ombres et de lumières, d'erreurs et de visions, d'excès et de justesse, c'est la grande trace d'un autre marronnage inscrite dans tous les coins de la ville, c'est le pas d'un homme, un pas d'homme, en semence dans le pays aussi, dans ce jardin de nos consciences, et qui fréquente déjà la mémoire que nous aurons de nous-mêmes quand le temps de nous nommer en pleine autorité sera venu, et c'est ce temps qui déjà vous nomme, et qui, en vous nommant, nous incline et nous redresse ensemble, et qui, adieu monsieur, vous dit merci.

ALZHEIMER

« ... Qui la vit ainsi et ne dit rien ? Qui vit le flottement inhabituel de son regard quand, de retour d'une virée au marché, elle perdait soudain le sens de son chemin ? Quand elle ne trouvait plus où elle allait, ni vers quoi, ni pourquoi, et qu'elle se mettait à errer sans savoir, à hésiter du pas ? Quand elle se persuadait d'aller en quelque part, et ne trouvait rien qui puisse lui indiquer, même pas le lieu de sa maison mais la simple justification de sa présence, là, à ce moment précis, dans cette ville brutalement inconnue ?... Qui ne dit rien et qui ainsi la vit ?... »

Il y avait en elle des retours de soleil sans aube... soudain... soudain... ces lucidités brutales ne conféraient aucun sens à l'instant, et n'apportaient qu'angoisse face aux inexplicables... il lui fallait, peut-être se mentir à elle-même pour combler les béances, toujours ouvertes à ses talons...

... Mémoire, serais-tu le squelette de l'esprit ? Serais-tu le principe de ce qui, en nous, se tient conscient et raisonnable ?... Serais-tu exactement ce que l'on est ? ... »

Extrait de *A bout d'enfance* de Patrick CHAMOISEAU

HOMMAGE :

POUR CAMILLE DARSIERES

Relation bien étrange que celle que j'ai entretenue avec Camille Darsières. Nous n'avons jamais été proches. Nous ne partagions pas les mêmes options politiques. Nos trajectoires ne faisaient que se croiser d'une sorte épisodique, quelquefois courtoises, en d'autres plus sèches. Il n'a pas toujours été tendre avec moi tout comme je ne l'ai presque jamais été avec lui, surtout à l'époque où je tenais chronique au journal *Antilla* et qu'il m'arrivait de commenter ses actions et ses choix politiques avec cette plume de jeunesse, souvent injuste et lapidaire, qui était la mienne. Mais je dois reconnaître que, contrairement à bien d'autres politiciens du pays qui m'auraient volontiers déraillé, Darsières continuait à me saluer, et que je lui rendais volontiers son salut.

Je le faisais d'autant plus volontiers qu'à *Antilla*, entre autres diatribes politiciennes, je m'occupais de la rubrique culture, ce qui m'amenait à me rendre dans presque toutes les manifestations culturelles qui se tenaient à Fort-de-France, et que j'avais toujours été fasciné par le fait que, même aux périodes où ses responsabilités politiques étaient les plus prenantes, Darsières était toujours présent là où on parlait de littérature, là où on faisait du théâtre, là où on menait une action culturelle quelconque autour de la danse, de la musique ou du cinéma... Darsières était là, Darsières écoutait, Darsières participait...

C'était pour ainsi dire le seul élu martiniquais qui se soit, de manière constante et naturelle, occupé de culture. J'ignore si c'est Jenny sa femme qui l'y emmenait, ou si c'était le contraire, mais ils étaient tout le temps là, tous les deux.

C'est sans doute pour cette raison que je l'ai toujours considéré de manière singulière. Différent des autres même s'il était politicien dans l'âme, même s'il pouvait me déclarer tout de go tout le mal qu'il pensait d'*Antilla*. Il était singulier dans la sphère politicienne simplement parce qu'il était sensible à la culture, qu'il était un homme de culture, et qu'il vivait avec cela. Et quand, en ces temps d'économisme stérile, un homme politique se montrait capable d'instituer la culture au centre

de sa vie, le moins qu'on puisse en dire c'est qu'il n'était pas insignifiant. A cela s'ajoutait son aplomb, sa dureté, ses choix tranchants, une attitude générale qui ne fréquentait jamais le populisme, qui ne recherchait pas le compromis facile, et qui me laissait, de manière immédiate, irraisonnée, constante, et même aux pires instants de nos antagonismes, le sentiment qu'il était un homme d'Etat.

Et je me souviens aussi de l'époque où je rencontrais les gens du quartier Texaco pour écrire mon roman, et combien j'avais été surpris de découvrir à quel point Darsières avait été proche de ces personnes, qu'il les avait accompagnées, aidées, soutenues dans leurs luttes, de la manière la plus professionnelle, désintéressée, mais aussi la plus directement physique — toutes choses que j'ai racontées dans mon roman telles qu'on me les a transmises. Une part de ma fascination lointaine provenait aussi de cela : c'était un de nos derniers grands avocats — c'est à dire un actif d'idéal, de rêve, de compassion, de proximité avec la chose souffrante, de conscience ouverte sur le pays et sur le monde, avec des convictions au bout desquelles on place sa peau, son âme, l'essentiel de sa vie. En ces temps très tristes où nous avons de plus en plus affaire à de simples « opérateurs juridiques », voir passer un avocat diffusait un mouvement d'oxygène dans l'air trop immobile.

C'est sur le tard que nos chemins se sont croisés de manière toujours aussi brève mais un peu mieux cordiales. D'abord, mon étonnement lors d'une intervention devant les militants PPM durant laquelle j'avais malmené le principe d'Autonomie, et où je m'attendais à une levée de bouclier, et mon effarement de voir Darsières accueillir de manière très attentive cette problématisation, la discutant, m'invitant à la développer, à revenir l'exposer aux militants de ce Parti sans aucune fermeture. Et puis enfin, au moment de la préparation du film *Aliker* où il a répondu à mes appels téléphoniques, pris le temps de me transmettre ses documents, orienté mes recherches, donné son avis sur mes interprétations de l'affaire, me conseillant avec pleine bienveillance... Une disponibilité et une écoute qui me furent bien précieuses, et qui me confortèrent dans ce que je savais sans jamais l'avoir formulé, et qui peut se résumer ainsi : il se battait comme moi, et comme nous tous, pour la Martinique, il en avait sa vision, j'en avais la mienne, mais dessous il y avait la même terre, et le même sang, et le même horizon, tout ce qui fonde, sans signe et sans démonstration, au plus vif des affrontements, une fraternité aussi secrète qu'inaltérable.

Mardi 10 novembre 2009

Zoy

Ce n'est pas le temps qui donne à vivre.

C'est de vivre qui donne vie.

Don

Voici le don :

Trouver le neuf dans tout savoir ancien

Et la plante à-tous-maux sous la vieille herbe qui donne.

mercredi 11 novembre 2009

Zoy 2

Maintiens tes rêves

à la température du plus vaste idéal.

C'est leur base de survie.

jeudi 12 novembre 2009

Zoy 3

Ne sois jamais prudent à l'entrée de tes rêves.

S'il te plaît.

vendredi 13 novembre 2009

Zoy 4

Tenir n'est pas assez.

C'est le raide qui compte.

mercredi 18 novembre 2009

Zoy 5

L'indulgence est l'âme de la sévérité.

Zoy 6

Désormais, on n'habite ni un pays, ni une langue, ni une culture, ni même une religion...

On habite un imaginaire.

Celui qui nous habite.

jeudi 19 novembre 2009

Zoy 7

Ceux qui ne peuvent reconnaître les dieux les prennent pour des démons.

mardi 1 décembre 2009

Sur la Beauté

Difficile de définir la Beauté : elle ne supporte que des in-définitions, car elle est toujours neuve, toujours bouleversante, parfois terrifiante, toujours inattendue.

Et c'est ainsi qu'elle renouvelle et qu'elle nous renouvelle.

Et c'est pourquoi l'esthétique (les canons établis) a toujours tout un lot de retards sur elle.

Sur la Beauté

A l'espoir qui n'a plus d'espoir, il reste la Beauté.

Sur la Beauté

Il existe une tristesse de la Beauté, c'est quand elle n'ouvre à aucune connaissance.

C'est peut-être là, l'exacte définition du joli (ou du sympa).

Sur l'identité nationale.

Accepter de discuter de l'identité nationale est déjà en soi une absurdité, s'y livrer quand c'est un ministère de l'immigration qui en fait la demande, est tout simplement une honte.

Le silence est de mise.

Quant à l'identité, comme elle est vivante, qu'elle relève du Vivant, elle se vit tout bonnement, dans ses hasards, ses nécessités, ses mystères, et son indéfini qui va en relation.

lundi 7 décembre 2009

En laïc du sacré.

Le sacré religieux peut conduire à l'horrible comme au sublime.

Le sacré laïque, en revanche, se tient sous l'éclairage de la mesure et de la Raison,
et son unique folie (je veux dire sa dynamique), se tient dans l'amour-grand.

C'est avec l'amour-grand que le sacré laïque peut rivaliser avec le religieux.

Zoy 8

La difficulté n'est pas d'espérer mais de demeurer capable de fasciner l'inespéré.

vendredi 18 décembre 2009

Zoy 9 - Frontières.

Bien-aimés, craignez les frontières qui distinguent et isolent, qui asphyxient ainsi.

Glorifiez celles qui distinguent et relient, qui ne distinguent que pour relier, et font respiration entre
les différences.

samedi 26 décembre 2009

Zoy 10

L'ennemie de la raison, ce n'est pas la déraison, ni la folie douce. C'est la folie hurlante.

L'ennemi de la conscience ce n'est pas l'inconscient, mais les certitudes aiguës et tranchantes.

dimanche 27 décembre 2009

ZOY 11

Nul souci de victoire ou de défaite, seule compte la beauté de ton combat.